1972

Les sanibroyeurs de l'écologie

L'histoire du magazine Le sauvage

Éditions de Renart | 2025

La trahison du prolétariat par la gauche est bien connue (*La deuxième droite*, Garnier et Janover, 1986. *Sisyphe est fatigué*, Serge Halimi, 1993). Celle des écologistes l'est beaucoup moins. Elle était enfouie dans la grande fosse d'aisance de la gauche. L'en extirper nous prémunira peut-être contre les faux espoirs, le ressentiment, voire l'impuissance.

Par sa culture libertaire, son refus de la société industrielle et de son gouvernement technocratique, l'écologie se met immédiatement en porte-à-faux avec les politiques traditionnelles. La gauche, plutôt que d'entretenir un conflit électoralement désastreux avec les écolos, opère un *aggiornamento* tactique. En 1972, le célèbre rapport du Club de Rome sur les *Limites de la croissance* lui offre de traduire la révolte de la jeunesse dans son langage gestionnaire. Claude Perdriel, riche industriel des toilettes chimiques et patron du *Nouvel Observateur*, fonde avec quelques « Amis de la Terre » le bimestriel *Le Sauvage,* à fin explicite de récupérer, broyer et évacuer les idées les plus fertiles surgies de mai 68.

Cette récupération / liquidation s'est rejouée maintes fois depuis. Les lecteurs de *Renart* l'ont lue à propos de transition énergétique, d'intelligence artificielle, ou d'ingénierie reproductive. Ils sauront désormais de qui descendent les derniers gestionnaires du désastre, les planificateurs écologistes et autres « technocritiques ».

L'écologie se politise au milieu des années 1960 en débordant le mouvement *conservationniste* : les sociétés de protection, les parcs nationaux, les réserves naturelles – préservation de lambeaux de nature au milieu du désastre[1]. Une foultitude d'ouvrages détaille ces origines. Prenons les deux plus emblématiques.

Jacques Ellul (1912-1994) analyse dès 1954 le fonctionnement du *système technicien* : la quête en toute chose du meilleur moyen possible. Il en démontre le caractère automate. Non seulement « Lorsqu'une forme technique nouvelle paraît, elle en permet et en conditionne plusieurs autres[2] », mais la société recourt à la technique pour solutionner ses problèmes techniques. Cet emballement cède nécessairement la délibération démocratique aux calculs des experts, qui sont eux par définition *indiscutables*. Il y voit *l'enjeu du siècle*. Ellul incarne la veine « critique sociale » de l'écologie, d'essence libertaire.

La biologiste américaine Rachel Carson (1907-1964) représente la veine environnementale, plus anglo-saxonne. Elle publie en 1962 une étude accablante des méfaits de l'insecticide DDT et des polluants chimiques en général. Son *Printemps silencieux* met en pièce la toute-puissance de l'agrochimie d'après-guerre : « La croisade pour un univers chimiquement stérile et délivré d'insectes semble menée avec une véritable frénésie par beaucoup d'hommes de science. » Le succès est énorme (500 000 ventes en quelques semaines, une audition au Congrès). Il percute les mobilisations étudiantes contre l'usage de l'agent orange au Viêtnam et l'escalade atomique de la guerre froide. Un même ordre militaro-scientifico-industriel devient sujet de contestation dans les facs, les concerts de rock et les groupes pacifistes.

Permettez qu'on suggère une troisième influence de l'écologie[3], utile pour saisir les manœuvres des sanibroyeurs, car elle procède d'une certaine presse. Les comparaisons seront facilitées.

L'écologie satirique

L'année de publication d'*Un Printemps silencieux* (1962), un jeune diplômé des Arts décos se présente à *Hara Kiri,* le mensuel bête et méchant. Pierre Fournier (1937-1973) a déjà vendu quelques crobards à *Minute* (qui n'était pas encore d'extrême droite). Le rédac-chef Cavanna (1923-2014) finit par lui prendre quelques dessins et l'intègre à la rédaction en 1967[4]. Fournier s'invente alors un personnage de grand reporter international, Jean Nayrien Nafoutre de Séquonlat, qui n'a sans doute jamais quitté l'Île-de-France. C'est l'année de la marée noire du Torrey Canyon en Bretagne. Le reporter

1 Idée revenue sous le vocable du « réensauvagement ». Cf. « Penser le vivant : le réensauvagement, ou comment l'environnement retrouve son fonctionnement naturel », Nicolas Truong, *Le Monde*, 29 juillet 2021. Ou « Réensauvager le monde pour préserver la biodiversité, une idée controversée qui gagne du terrain », Julien Guintard, *Le Monde*, 16 février 2024.

2 *La Technique ou l'enjeu du siècle*, 1954. Édition Economica, 1990.

3 L'auteur de ces lignes est disposé à admettre qu'il en existe bien d'autres encore.

4 Pour une biographie, voir *Fournier, précurseur de l'écologi*e, Danielle Fournier et Patrick Gominet, Les cahiers dessinés, 2011. Et l'article « Pierre Fournier et Gébé » de Renaud Garcia, *Notre Bibliothèque Verte* (n°28 & 29), éditions Service compris ou sur piecesetmaindoeuvre.com.

rapporte que les détergents balancés pour dissoudre le pétrole sont plus nocifs que le pétrole lui-même.

Hara Kiri lance un hebdo après mai 68. Il devient le porte-voix de la jeunesse effrontée qui récuse les ringards, les tenants de l'ordre policier dans les facs et les planificateurs de l'ennui quotidien. Avant même que Gébé n'y rapatrie de *Politique Hebdo* ses planches de *L'An 01*, Willem étrille les scientifiques nazis recyclés par l'industrie US (17 mars 1969), Fournier renvoie dos-à-dos Américains et Soviétiques dans leur course atomique mortifère (24 mars 1969), Cabu décrit le pathétique du « Dimanche à l'hyper-marché après la messe et le tiercé » (14 avril 1969). On se marre au bureau.

Quand les technos bruxellois préparent le marché commun agricole (on y reviendra), Cavanna leur catapulte une diatribe magistrale (21 avril 1969) :

> « Donc on va remembrer la France, le travail est même déjà bien avancé. Ça veut dire qu'il n'y aura plus ces petits bouts de champs ridicules, ces prés biscornus, ces haies hirsutes et ces bosquets mal famés qui déshonorent notre vieux pays sclérosé. Rien que la plaine infinie, euclidienne, pasteurisée, fonctionnelle, avec dessus vingt centimètres d'engrais-doping pour faire pousser les poireaux à la cravache. D'impeccables pistes de ciment qui fileront d'un horizon à l'autre et se croiseront à angle droit. Rien qui fasse désordre, rien qui fasse malpropre. Pas un arbre solitaire pour pisser contre. Fallait prendre vos précautions avant, ou alors pissez contre le vent, à vos risques et périls.
>
> Il paraît qu'il fallait ça pour que la France ait une chance de tenir le coup en face des terribles producteurs musclés du Marché commun. Vous comprenez, le petit lopin sympa avec des myosotis au bord, c'est pas concurrentiel. La futaie ombreuse perturbe la trajectoire du tracteur et fait baisser la moyenne-chrono, ce qui est criminel d'un point de vue agronomique cartésienne et l'est encore bien davantage si l'on pense aux précieux instants productifs gaspillés à trousser Margot sur la mousse propice alors que les lits de Monsieur Lévitan – tout ronce de noyer verni polyester, dix-huit mensualités, rien à verser d'avance – sont là pour le confort du paysan, et au moment convenable : juste avant de s'endormir si l'on a eu le courage de fermer la télé avant le k.o. total.
>
> Voilà. La campagne n'est pas un décor pour faire joli autour de vos pique-nique. La campagne est une usine à bouffe.
>
> Ben, merde.
>
> Maintenant, je voudrais vous dire quelque chose. Quelque chose qui n'engage que moi :
>
> Le Marché commun, la France concurrentielle, JE M'EN FOUS. [...]
>
> Des spécialistes très calés nous préparent un bonheur à base de prospérité gadgetoïde dans un univers sans bavures divisé en deux moitiés : d'un côté l'usine, de l'autre le parc de loisirs. Les spécialistes sont peut-être de bons gars, en tout cas ils ne sont que des spécialistes, c'est-à-dire des cons. [...] »

On n'a rarement fait œuvre plus salutaire.

Fournier, échaudé par Cavanna, fait son *coming out* écologiste une semaine plus tard. On en retrouve les thèmes classiques en dépit du terme : les nuisances environnementales, leurs responsables scientifiques, des questions autrement plus profondes que celles traditionnelles de la gauche et de l'extrême gauche. À quoi bon une vie plus égalitaire si la vie est menacée ou maintenue artificiellement dans l'univers concentrationnaire des technocrates ?

> « J'emmerde la Déesse Raison, commence-t-il subtilement, ses dévots et ses bigots, et toutes les certitudes du scientisme rénové, façon vingtième siècle. […] Un lecteur de Brive-la-Gaillarde m'écrit : "Comment pouvez-vous prétendre que la guerre et le racisme ne sont pas les grands problèmes de l'heure ? Êtes-vous fous ?" Je tiens mon prétexte et vais en profiter pour vous faire subir, ici même, l'exposé de mon petit point de vue pas personnel mais presque, juste pour une fois, pouce, je demande l'autorisation de ne pas faire le pitre. Alors voilà :
>
> Pendant qu'on nous amuse avec des guerres et des révolutions qui s'engendrent les unes les autres en répétant toujours la même chose, l'homme est en train, à force d'exploitation technologique incontrôlée, de rendre la terre inhabitable, non seulement pour lui mais pour toutes les formes de vie supérieure qui s'étaient jusqu'alors accommodées de sa présence. Le paradis concentrationnaire qui s'esquisse et que nous promettent ces cons de technocrates ne verra jamais le jour parce que leur ignorance et leur mépris des contingences biologiques le tueront dans l'œuf. La seule vraie question qui se pose n'est pas de savoir si, oui ou non, son avortement provoquera notre mort.
>
> Bien que quelques fadas n'aient pas attendu l'aurore du siècle pour la concevoir, cette idée est si neuve, et nous sommes depuis la maternelle si bien conditionnés dans l'autre sens, que personne encore ne l'a vraiment comprise. Surtout pas les distingués académiciens qui tous les 28 jours, sur un ton désabusé mais élégant, nous emmènent sur la vieille balançoire intellectuelle du progrès, avec son avers et son revers. C'est trop monstrueux pour qu'on puisse y croire. Les gens sont comme ça, plus butés que les bœufs qui, conduits à l'abattoir, profitent de la première occase pour s'échapper. C'est pourquoi la catastrophe, beaucoup plus prochaine que vous n'imaginez, ne pourrait être évitée que par une réforme des habitudes mentales beaucoup plus radicale encore que celle jadis opérée par les rédacteurs de la Grande Encyclopédie. Ça représente du travail[5]. »

Fournier reçoit une avalanche de courriers. Il y répond chaque semaine, défend son point de vue, affine, distingue, réfute, explique son départ à la campagne avec ses amis « naturistes » et « végétariens » : « Le boulot que je me suis trouvé, il y a six mois, et qui dévore chaque jour un peu plus mon emploi du temps, consiste à ranimer un vieux village, à empêcher qu'il ne soit, à la fois, déserté par les derniers habitants et recouvert par la chienlit vacancière[6]. » Fournier est parmi les pionniers de cette génération partie expérimenter le « retour à la terre ».

La suite d'*Hara Kiri* est à l'avenant. Cavanna entame des détournements publicitaires plus hilarants que les situs. Reiser traîne sa bêtise au Salon du Bourget. Un dossier

5 *Hara Kiri Hebdo,* 28 avril 1969.
6 *Hara Kiri Hebdo,* 23 juin 1969.

égratigne la vaccination obligatoire et la médecine-usine[7] : pendant qu'une grosse bourgeoise de Cabu roucoule à son pharmacien « Qu'est-ce qu'on a reçu comme nouveautés ? », un médecin de Reiser témoigne de ses bonnes affaires : « Rien qu'avec la grippe, j'ai pu m'acheter un château dans le Périgord. »

Et puis... l'histoire mondiale de l'Humanité l'oublie systématiquement mais la Mission Apollo est contemporaine d'*Hara Kiri*. Or, le second n'est nullement étourdi par les aventures de la première, contrairement à la société des *gendepresses*. Les trois « boy-scouts » stationnés là-haut dans leur « meccano », Cavanna s'en fout : leurs fusées serviront peut-être un jour à « transporter des petits pois frais cueillis ou des bonnes sœurs en pèlerinage », mais en attendant, leur science balistique costumée en « course à la Lune, c'est la trouvaille du siècle. Faire payer les bons couillons pour acheter les armes qui leur tomberont sur la gueule »[8]. Quant à Fournier, il ridiculise ces philosophades de *cockpit* sur le sens de la *life* et l'origine de l'*universe* : « Le pour-soi n'est autre que la pure néantisation de l'en-soi : il est comme un trou d'être au sein de l'être. En tant que néantisation, il est été par l'en-soi ; en tant que négation interne, il se fait annoncer par l'en-soi ce qu'il n'est pas et, par conséquent, ce qu'il a à être….

- Oh merde, voilà l'ordinateur qui recommence à déconner tout seul ! », furibonde le pilote[9].

Il existe donc une branche satirique de l'écologie, radicale par les contraintes du dessin de presse, héritière des contes populaires (Renart le premier), qui se rit des puissants et des têtes de nœud. Elle ajouté aux évêques, aux gentilshommes et aux gens d'armes, les bureaucrates, les scientifiques et les intellos pompeux.

Entre l'armement atomique et le premier programme de centrales électriques, la question nucléaire façonne plus que n'importe quelle autre la pensée écologiste, notamment à *Hara Kiri* : l'ordre militaro-scientifique sur lequel repose l'industrie nucléaire tombe le masque démocratique des sociétés industrielles avancées.

La première marche contre le nucléaire civil est relayée par Fournier. 1 500 personnes défilent le 12 avril 1971 à Fessenheim en Alsace, devant le chantier de la première centrale. Trois mois plus tard, Fournier organise lui-même depuis les pages de *Charlie Hebdo* une manif devant la future centrale du Bugey dans l'Ain. 15 000 personnes, dix fois plus. Le rassemblement se termine au son des guitares psychédéliques en gigantesque camp nudiste – naturiste – peu au goût de Fournier.

Aucun journal n'en fait le compte-rendu, mais il s'est passé quelque chose au Bugey que la gauche ne peut ignorer longtemps. Des technocrates de haut rang vont lui offrir la possibilité de raccrocher la jeunesse. Ils forment une pièce maîtresse au milieu des épaves que Pièces et main d'œuvre commença de remonter en 2021 de *La Marée verte*[10].

---

7 *Hara Kiri Hebdo*, 5 juin 1969.
8 *Hara Kiri Hebdo*, 21 juillet 1969.
9 *Hara Kiri Hebdo*, 2 juin 1969.
10 *La Marée verte et ses épaves*, « 1. Les ennemis de la nature », « 2. Les technocrates contre l'écologie », « 3. De la contre-culture à la permaculture », Marius Blouin, 2021-2022, piecesetmaindoeuvre.com.

L'écologie va sortir de la marginalité grâce à un défenseur inattendu. Le 9 février 1972, le commissaire européen à l'agriculture Sicco Mansholt (1908-1995) envoie un courrier au président de la Commission Franco-Maria Malfatti dans lequel il s'inquiète de « l'évolution démographique dans le monde », de la « pollution », de « l'utilisation des ressources naturelles », et même du « sens du travail humain ». Inquiétudes répandues dans les milieux contestataires, mais inédites chez les hauts fonctionnaires. Face aux limites planétaires, « L'Europe a une mission à accomplir ». Elle commence par substituer « l'utilité maximale brute » au « produit national brut ». Cette nouvelle comptabilité publique permettrait qu'une « planification fortement centralisée » depuis Bruxelles établisse un « plan quinquennal » anti-pollution et mette sur pied un « système européen de distribution des matières premières ».

Comment un commissaire européen de la trempe de Mansholt s'est-il rangé, non pas seulement à la « croissance zéro », mais à la « croissance en dessous de zéro »[11] ? Agriculteur et socialiste, Mansholt est le grand modernisateur de l'agriculture des Pays-Bas, devenue la plus productive du monde après-guerre. Militant de l'intégration européenne et du marché commun, il est l'artisan de la Politique agricole commune (1962). Son plan « Agriculture 80 », tranchant comme une lame de moissonneuse, entend supprimer un paysan sur deux en Europe, soit cinq millions, grâce à la mécanisation, la chimie, et le regroupement des terres : « Il convient, précise-t-il, de faire en sorte que l'agriculteur ne se trouve plus exclu de l'évolution moderne, cette évolution, en termes de besoins, signifiant voiture, télévision, vacances et loisirs[12] ». Les paysans iront à l'usine ou se feront entrepreneurs. En tout cas ils intégreront la modernité marchande. Pourquoi le saigneur de la paysannerie s'inquiéterait maintenant du sort des terriens ?

Mansholt tient sa conversion de la lecture à l'été 1971 d'une première mouture du rapport du Club de Rome, *Limits to growth*. Le Club de Rome est un groupe de réflexion fondé par l'industriel Aurelio Peccei (1908-1984). Après sa thèse sur la Nouvelle politique économique de Lénine, il représente la Fiat dans les pays de l'est et en Chine, avant de rejoindre un réseau italien de résistants antifascistes. Il est souvent présenté comme un haut dirigeant de la Fiat après-guerre en Amérique latine. Mais Peccei est aussi le fondateur de la compagnie aérienne Alitalia et le PDG pendant trois ans, de 1964 à 1967, d'Olivetti, le grand fabricant italien d'ordinateurs.

Ses activités industrielles internationales lui offrent un poste d'observation privilégié sur les ressources naturelles du globe. Peccei s'intéresse dès 1965 aux macro-problématiques du globe, à la démographie, au gaspillage, aux pollutions. Pour ce faire, il s'entoure, à Rome en 1968, d'un chimiste écossais, inventeur du DDT et directeur des affaires scientifiques de l'OCDE (Alexander King), d'un astrophysicien autrichien spécialiste de modélisations informatiques (Erich Jantsch), et d'un électro-physicien suisse de la Nasa (Hugo Thiemann). Ensemble, ils planchent sur ce que Peccei appelle « La problématique », la balance des ressources et des besoins.

---

11 Interview dans *Le Nouvel Observateur*, 12 juin 1972.

12 *Le Monde*, 24 octobre 1967.

Peccei publie un premier ouvrage en 1969, *The Chasm Ahead*, à propos de science statistique et de prospective. Il conclut sur « la faisabilité d'une planification rationnelle de l'avenir de notre planète », menée par une « coentreprise » des grands pays industriels de l'ouest comme de l'est.

Cette première bouteille à la mer incite Peccei et son Club à commander une étude des ressources planétaires au cybernéticien américain Dennis Meadows (1942-), le directeur du *System Dynamics Group* du *Massachussets Institute of Technology* (MIT). Meadows fait parler les ordinateurs, ses calculs sont sans appel : notre modèle de croissance est condamné. Peccei met en scène la toute-puissance informatique. Ce que le mouvement écologiste tient de l'expérience, la haute technocratie le tient du calcul. Leurs constats comparables mais énoncés dans un langage différent accoucheront de conclusions radicalement opposées.

Les limites de la croissance sont l'ancêtre des rapports du Giec sur le climat : l'expertise supposément neutre laissée à la discrétion des dirigeants de la planète. Peccei participe dans la foulée à la création, en octobre 1972, de l'Institut international d'analyse des systèmes appliqués, là encore un ascendant des centres de *monitoring* écologique fondés sur la surveillance, le calcul et la modélisation.

Que conclut le commissaire européen Mansholt de ces savantes alertes ? Que fait-il de son courrier alarmiste ? Envoie-t-il au compost son programme d'intensification agricole ? Démissionne-t-il ? Un mois près sa *Lettre* du 9 février, Mansholt attribue, le 17 mars, les 8,2 milliards de francs d'aides de la Pac (10 milliards d'euros) à la mécanisation et à la cessation d'activité[13]. Il prend la présidence de la commission européenne le 23 mars, qu'il conserve jusqu'en janvier 1973. Ses idées n'auront été suivies d'aucun effet sinon d'ouvrir des débats, provoquer des colloques, inspirer des maisons d'éditions, des journaux, des chaires universitaires, des discours politiques, bref : d'entretenir le spectacle.

La *Lettre* de Mansholt comme le rapport du MIT (seulement publié aux États-Unis pour le moment) passent à peu près inaperçus des rédactions et chancelleries. À peine *Le Monde* pinaille sur d'ennuyeuses questions de méthode[14]. Le député communiste Georges Marchais (1920-1997) ressort la *Lettre* le 4 avril en plein débat sur l'élargissement de la Communauté européenne. Il croit y avoir débusqué la preuve d'un complot de la « petite Europe des trusts ». La publication de la *Lettre* par Marchais provoque un tsunami de réactions médiatiques, d'abord au sujet de l'Europe, ensuite de notre modèle de développement.

La gauche, parti du mouvement, ne peut manquer son rendez-vous avec les jeunes et l'écologie. Mitterrand dit approuver, sur *Europe n°1* le 11 avril, « l'essentiel des propositions de M. Mansholt ». Michel Rocard du Parti socialiste unifié se satisfait que Mansholt ait « intégré » les « éléments de contestation de la société actuelle qui ont été apportés par le mouvement révolutionnaire[15]. » Jean-Pierre Chevènement, socialiste de la souveraineté industrielle, invite à « démystifier la croissance continue des produits et des besoins[16] ». Jean-Jacques Servan-Schreiber, le polytechnicien patron de *L'Express* et député du parti radical, entend les « questions » posées aux « sociétés industrielles ». Michel Bosquet, *alias* André Gorz, salue dans *Le nouvel observateur* le Rapport du Club de

13 *Le Monde*, 17 mars 1972.
14 *Le Monde*, 8 mars 1972.
15 *Combat*, 17 avril 1972.
16 *Le Monde*, 29 avril 1972.

Rome comme « un des documents les plus profondément subversifs qui aient été produits, en un siècle, par des hommes de science »[17]. L'ingénieur chimiste André Gorz (1923-2007) est désormais philosophe, marxiste, et intime de l'écologiste Ivan Illich. Il partage avec le « petit livre rouge de Sicco Mansholt » la conviction que la planification écologique remplacera les « consommations individuelles par des services et équipements collectifs » et luttera contre l'obsolescence des biens de consommation.

Le nouvel obs une interview de Mansholt deux mois plus tard sur huit pages, et le convie, le 13 juin, à un débat public à Paris sur le thème « Écologie et révolution ». Il est entouré d'Herbert Marcuse, André Gorz, Edgar Morin, et du fondateur de la revue anglaise *The Ecologist*, Edward Goldsmith. « L'année 1972 est celle de la prise de conscience ! », s'exclame le rédacteur en chef de l'hebdomadaire.

Les réactions ne se limitent pas aux cercles circonscrits de la gauche. Si le ministre de l'agriculture Michel Cointat dénonce les propositions d'un « socialiste concentrationnaire », l'agile ministre des finances Valéry Giscard d'Estaing (1926-2020) reste ouvert aux idées nouvelles, surtout si elles élargissent son audience. Le polytechnicien fait part de ses questionnements communs avec les « zéguistes », les partisans de la croissance zéro (*zero growth*) : « La montée culturelle de notre société prendra le relais de la croissance économique : Faut-il énerver la société pour un point de plus de taux de croissance[18] ? » Il convoque dans la foulée une réunion internationale d'économistes, entre le 20 et le 22 juin, sous l'égide de l'Unesco. Il s'agirait déjà moins de réduire que de « civiliser la croissance[19] ». Tout le monde veut être sur la photo, au risque des contorsions.

En travers des rondades, les seuls avec les communistes à tenir la posture industrielle sont les patrons : « Au nom de la recherche d'une meilleure qualité de la vie [...] faut-il proposer une société de pénurie et de rationnement, ainsi que la nette diminution du niveau de vie actuel ? Cela n'est pas notre politique. Une forte croissance économique est indispensable pour couvrir les immenses besoins non encore satisfaits et améliorer le niveau de vie des plus défavorisés[20] », s'insurge le CNPF.

Fayard traduit le rapport en juin dans sa nouvelle collection « Écologie » cependant que l'Onu tient à Stockholm son premier « Sommet de la Terre ». Une centaine de nations, sauf les soviétiques, se regroupe derrière le slogan « Une seule Terre ». Le scénario plante celui des futures conventions internationales sur le climat. Des centaines de journalistes baladent leur accréditation, les salariés d'ONG squattent les négociations, les contestataires font craindre des violences. Ils manifestent ici contre l'« écocide » provoqué par l'agent orange au Viêtnam. A la fin des trois jours, les délégués nationaux publient une déclaration finale afin de rassurer la population terrienne sur son droit à un environnement de qualité : « La conservation de la nature [...] doit donc tenir une place importante dans la planification pour le développement économique. » Nature-Planification-Développement. *Kraftwerk* aurait pu en tirer un refrain.

17 *Le nouvel observateur*, 10 avril 1972.
18 *Le Monde*, 22 juin 1972
19 *Le Monde*, 26 juin 1972.
20 Déclaration du président du CNPF, M. Huvelin, le 13 avril à Châlon-sur-Saône. Toutes ces réactions ont été compilées dans *La lettre Mansholt* par les éditions J.J. Pauvert, 1972.

Devant les mouvements d'opinion, les colloques, les manifs, *Le nouvel obs* publie sur les conseils de son journaliste Alain Hervé, un numéro d'été spécial sur l'écologie : « La dernière chance de la Terre » - il s'en vendra 250 000. Alain Hervé (1932-2019), journaliste et voyageur, est le fondateur en 1970 de la branche française des Amis de la Terre, association fondée aux États-Unis par le trésorier fiscaliste du Sierra Club, une historique société de conservation. *Friends of the Earth* mène aux États-Unis la contestation antinucléaire.

Entre autres sommités écologistes, le numéro spécial de l'*Obs* offre le point de vue d'Edgar Morin, Franz-Olivier Giesbert, Bernard Guetta, ainsi que du tout premier ministre français de l'environnement, Robert Poujade. L'hebdo rappelle sa dette et son enthousiasme envers le Club de Rome :

> « Pour la première fois, rappelle le journal, un groupe de scientifiques de réputation mondiale apportait sa caution à des idées considérées jusque-là comme des fantasmes propres aux "*long hairs*", aux jeunes à cheveux longs. »

Pour quelles raisons l'*Obs* s'intéresse à l'écologie ? L'hebdomadaire est depuis 1964 la propriété d'un industriel, Claude Perdriel (1926-), qui n'a rien d'un hippy. Né d'une famille de fabricants de voile en faillite, Claude est d'abord élevé par sa grand-mère Eugénie, rare femme parmi les officiers d'Académie, puis par la marraine de sa mère. Il vit et étudie dans le 16ème arrondissement, dans un milieu éclairé et communiste. Pierre Seligmann, un intime de la famille, fait son éducation politique. Ils passent des après-midis à discuter dans sa bibliothèque. Pierre conseille des lectures, se prend d'affection pour le jeune Perdriel. Seligmann est polytechnicien, juif et communiste, ingénieur du génie maritime entre-deux-guerres avant d'être interdit de travail. Passé dans un réseau de résistance du sud de la France, le mentor de Claude collabore après-guerre avec Yves Rocard, le père de la bombe atomique française et de Michel Rocard. C'est lui qui convainc Claude de préparer le concours Polytechnique, qu'il obtient en 1947. Ce milieu scientifique et progressiste le marquera à vie.

Perdriel monte un commerce de charbon à sa sortie d'école, avant de fonder la Société française d'assainissement en 1958, toujours en activité aujourd'hui. C'est elle qui va faire sa fortune. Il commence par fabriquer de lucratives stations d'épuration pour les communes, puis des toilettes portatifs chimiques, et invente le fameux Sanibroyeur, brevet et marque déposés, devenu nom commun (comme le frigo). Il crée encore en 1962 une entreprise de conteneurs de marchandises et s'associe à Edmond de Rotschild dans le *business* des constructions en aluminium (caravanes, stations-services).

Le riche entrepreneur polytechnicien n'en est pas moins fantasque. Il est connu de Saint-Germain-des-Prés à Saint-Tropez pour son goût des voitures de sport, des clubs de jazz, des soirées aux Éditions de Minuit, et des actrices de la *Nouvelle vague*. Perdriel aime la compagnie des écrivains et des journalistes. Bourgeois et bohème, admirateur de Péguy, bouillonnant et curieux, Perdriel ne souhaite rien tant que de fonder sa revue littéraire. Il devient actionnaire de *France observateur* en 1961, un journal d'anciens résistants proches du Parti socialiste unifié (PSU) – la rubrique littéraire est paraît-il la mieux réputée de Paris. Un faisceau d'opportunités l'incite à racheter l'hebdomadaire trois ans plus tard.

Les nouvelles ambitions du nouveau patron de *L'Express*, Jean-Jacques Servan-Schreiber, le brouillent avec ses plumes les plus remarquées à gauche (Jean-Paul Sartre, Françoise Sagan, Edgar Morin, André Gorz, Jean Daniel, Serge Lafaurie, K.S. Karol). Quant à l'austère *France observateur,* il est au bord du dépôt de bilan. Perdriel songe à le racheter, mais ses amis, y compris ceux virés de *L'Express*, l'en dissuadent : trop risqué. Il s'en va prendre conseil auprès de l'ancien président Pierre Mendès-France (1907-1982). Perdriel admire la droiture du co-fondateur du PSU (en 1960), ce rassemblement hétéroclite de la gauche libérale et moderne, anti-coloniale et anti-communiste. Mendès-France le convainc de reprendre *France observateur.* Ses arguments révèlent les intérêts communs des industriels et des hommes politiques à s'aventurer dans des entreprises de presse jamais rentables :

> « Si nous n'arrivons pas à faire ce journal, nous confirmerons ce qui est dit sur nous : que la gauche est impuissante, rêveuse, crépusculaire, divisée. Qu'elle n'a qu'une peur, la réussite et l'unité[21]. »

Perdriel rachète le journal avec le concours de la famille Schlumberger-Seydoux, argentier historique de la presse de gauche, et de Florence Malraux, fille d'Alain et amie de Sagan.

France observateur devient *Le nouvel observateur* et l'organe de propagande à peine dissimulé de cette « deuxième gauche » personnifiée par Michel Rocard (1930-2016). Le patron Perdriel élabore avec le grand reporter Jean Daniel (1920-2020), pied noir anticolonial célèbre, un *news magazine* à l'américaine, façon *Newsweek*, avec photos et longs reportages, ouvert aux nouvelles « questions de société » portées par les nouveaux groupes sociaux (les jeunes, les femmes, les noirs, les homosexuels, etc.). Perdriel est aux années 1960 ce que Xavier Niel (*Le Monde, L'Obs, Télérama*) ou Denis Olivennes (Fnac, *L'Obs*, *Libé*) ou Matthieu Pigasse (*Le Monde*, *Les Inrocks*, *Nova*) sont à notre époque : les influenceurs de la grande bourgeoisie libérale.

Perdriel, donc, n'est pas écolo pour un denier. Tout son parcours l'en prévient assez parfaitement. Mais l'écologie est une question à la mode. Il ne la laissera pas filer : « On était dans l'après-68. Il pensait que cela élargirait l'audience du *Nouvel Observateur* sur sa gauche, notamment auprès des jeunes », avouera plus tard Alain Hervé, son journaliste attitré aux questions d'environnement[22]. Élargir son audience, certes, mais pas à n'importe quel prix : « Je cois profondément en la science, expliquera Perdriel. La régression entraînée aujourd'hui par une écologie mal comprise me rend furieux. Mais le progrès peut faire autant de bien que de mal. Il a besoin d'un contrôle[23]. »

Le nouvel observateur sera le sanibroyeur de l'écologie. Il réussira l'exploit d'aspirer sa critique de la technoscience, d'en digérer les éléments les plus superficiels, et de la renvoyer das les tuyaux comme l'avant-garde de la technocratie. Son numéro spécial de l'été 1972 commence d'ailleurs par évacuer toute référence intellectuelle, philosophique, à la vieille idée de « nature ».

Edgar Morin (1921-), philosophe, ancien communiste devenu compagnon de la deuxième gauche, soutient que le mouvement écologique manque d'assise scientifique. Aux termes de « milieu », d'« environnement » et de « nature », cette nature qu'il qualifie

21 *Sans oublier d'être heureux. La vie très imprévue de Claude Perdriel, inventeur, industriel, homme de presse,* Marie-Dominique Lelièvre, Stock, 2016.

22 *Idem.*

23 *Ibidem.*

de rêve poétique « scientifiquement débile », il préfère celui venu de la cybernétique « écosystème » : la planète comme « système », comme « organisation » de « l'organique », comme machine communicante que l'on peut réparer, trafiquer, programmer. La planète-machine et la nature-machine.

Nos actuels « philosophes du vivant » se croient malins avec leur critique de la séparation nature / culture alors qu'ils ânonnent des rengaines cybernétiques vieilles d'un demi-siècle[24]. Jacques Ellul livrait déjà le fin mot sur les élucubrations d'Edgar Morin, ramassées l'année suivante dans son livre *Le paradigme perdu, la nature humaine* (1973) :

> « Ce livre me paraît l'un des plus dangereux qui ait été écrit – car ici nous sommes en présence d'une saisie volontaire de tous les résultats des sciences humaines pour les amener à un ensemble synthétique, à l'unité – autrement dit il fait la Théorie de la Totalisation de fait technicienne […]. Le travail de Morin montre le chemin à suivre pour fermer le système et achever de prendre l'homme au piège et de le déposséder. Je sais bien que ce n'est pas son intention personnelle – pas plus que la bombe atomique n'était celle d'Einstein. Mais il est mû par une passion de l'explication et de l'Unité qui lui fait jouer immanquablement ce rôle[25]. »

Dans le même article livré à *L'obs*, à la question « Faut-il arrêter la croissance industrielle ? », Morin répond qu'à la croissance zéro il préfère la « croissance contrôlée ». Le philosophe de la complexité n'est jamais aussi limpide que dans son entreprise de diversion des idées écologistes.

Dans la même veine, le journaliste Gilles Lapouge (1923-2020) commet un article intitulé « L'Éden et l'ordinateur », selon lequel « les portes de Paradis terrestre ne peuvent plus se rouvrir que par les soins d'un serrurier mathématicien. » Les utopistes inventent depuis Thomas More des sociétés scrupuleusement égalitaires, les cybernéticiens ont charge de réparer la nature-machine. L'humanité n'aurait ainsi le choix qu'entre deux voies : « soit assister à l'explosion ininterrompue de la machine devenue folle, [...] soit, au contraire, réinventer, par un supplément toujours plus grand d'artifices, le mécanisme impeccable de la nature première, de "l'automate naturel". » Cette voie – puisqu'il n'existe pas d'autre voie écologiste – lui paraît « féconde et vivante », même s'il admet « l'inconfort » pour l'écologiste cybernéticien de « rétablir l'équilibre de la nature » par « une dose supplémentaire de réglementations »[26]. Qu'importe. Lapouge, Morin, Gorz, *Le nouvel obs* et les autres s'en accommoderont. Nous y accommoderont.

---

24 Lire à ce propos le très instructif ouvrage de Michel Blay et Renaud Garcia, *La nature existe. Par delà règne machinal et penseurs du vivant,* L'échappée, 2025.

25 *Le système technicien,* 1977.

26 Il reviendra vingt ans plus tard avec un tout autre regard dans *Utopie et Civilisations* : « Pol Pot et les ordinateurs de l'Occident nous ont ouvert les yeux : bien loin de faire la fête, l'utopie aménage des maisons sans joie, sans amour ni fantaisie. »

Pendant ce temps, Fournier ferraille contre la gauche technocratique (pléonasme)

Fournier était dans la salle, bondée, du débat organisé par le *Nouvel observateur* le 13 juin sur le thème « Écologie et révolution ». En anonyme. Fournier est un rigolo de la presse satirique, pas un Professeur ès collapsologie ni un journaliste sérieux de la presse sérieuse. Son compte-rendu l'atteste :

> « Failli me faire avoir : pendant 10 minutes j'ai cru que Mansholt était sincère. Il l'était, mais comme un politicien peut l'être, et pas davantage. Quand un type de Nature & Progrès lui a demandé comment il pouvait continuer d'appliquer le "premier plan Mansholt" tout en demandant la prise en considération du "second", il a noyé la question dans du baratin électoral.
>
> Marcuse commence à avoir un peu l'air d'un vieux con, et démagogue, ce qui n'arrange rien. À croire que 50 ans se sont écoulés depuis mai 68.
>
> Edgar Morin a une tête de sociologue et un langage à l'image de sa tête, il aligne les mots […] et les jeux de mots (le mythe de la croissance est, paraît-il, miteux). Il a au moins le culot de faire son esbroufe en terrain découvert. […]
>
> Tous personnages intelligents, ils n'en ont pas moins servi de faire-valoir à Goldsmith, le seul à rire et à faire rire, et qui ne leur a pas envoyé dire que certains d'entre eux faisaient, comme à Stockholm (d'où il venait), de la récupération. Il annonce les plus épouvantables catastrophes en arrêtant pas de se marrer comme une baleine. La connerie humaine l'émerveille. Ça ne l'a pas empêché d'apparaître comme le seul sérieux, le seul conscient, à ne pas se payer de discours, et à poser les problèmes tels quels[27]. »

Fournier sent poindre la récupération. Il engage pendant l'été une passe d'armes avec *Le Monde*. L'environnement devenu à la mode, il note « L'objectivité discrète et feutrée avec laquelle le *Monde* rend compte, désormais, des affaires de pollution », et précise tout de suite que si *Le Monde* « témoigne effectivement d'une relative indépendance politique, son "parti", c'est comme celui des autres, celui de ses petites annonces ». Il en conclut que « le *Monde* est plus pourri que les autres puisqu'il en a moins l'air »[28].

Un scandale éclate à la fin août comme un exercice d'application, celui de l'hexachlorophène. 200 nourrissons s'intoxiquent avec ce bactéricide mélangé au talc, 36 en meurent. *Le Monde* s'empresse de donner la parole au patron, au syndicat de la parfumerie, puis au ministre de la santé, qui assure le bon peuple de l'usage strictement « réglementé » de l'hexachlorophène. *Le Monde* oublie de préciser que le ministre était averti des premières intoxications dès le mois de mai.

Fournier salue la couverture du prestigieux quotidien comme un « Chef d'œuvre de pseudo-objectivité papelarde dont la technique a consisté, cette fois encore, à noyer les points importants de l'affaire (et à dissimuler ses omissions) sous l'abondance des informations de détail[29]. » On ne devient pas un journal de référence sans quelque

27 *Charlie Hebdo*, 19 juin 1972.
28 *Charlie Hebdo*, 7 août 1972.
29 *Charlie Hebdo*, 11 septembre 1972.

entourloupe. Jacques Fauvet, le rédacteur en chef, se plaint à la rédaction de *Charlie*. Fournier lui répond la semaine suivante, et il insiste : l'objectivité du *Monde* consiste « à tenir sur chaque sujet la balance égale entre les arguments des pour et des contre, À PROPORTION DE L'IMPORTANCE SOCIALE DES UNS ET DES AUTRES[30]. » Le journal des classes dirigeantes a-t-il publié la version des familles endeuillées ?

Le gouvernement finit par interdire l'hexachlorophène quelques jours plus tard. Fournier crie à la duperie : pour un bactéricide interdit, combien de produits criminels restent en circulation ? Il est désespérant, cinquante ans plus tard, de voir experts et contre-experts batailler encore dans des commissions *ad hoc* et des agences bidon contre tel néonicotinoïde ou tel PFAS, alors que le démantèlement de l'industrie chimique nous aurait fait gagner du temps de vie à tous.

Devant tant de mauvaises volontés à déterrer les responsabilités profondes des « scandales », Fournier annonce la création d'un mensuel écolo, *La Gueule ouverte*, financé par *Charlie*. Pourquoi un journal écolo ? Parce qu'il ne suffit plus de noyauter la grande presse avec des rubriques sur les « problèmes d'environnement », mais de bâtir une pensée nouvelle qui prenne le mal écologique à la racine industrielle.

L'affaire des fûts radioactifs fissurés de l'université de Saclay lui en donne tout de suite l'occasion. Alors que *Le Monde* s'empresse de rassurer la population qu'elle ne court « aucun risque » étant données les « multiples précautions », Fournier rappelle au journal des CSP+ son rôle historique : « couillonner en finesse les catégories de population que leur niveau de culture place hors d'atteinte des grossières manœuvres de *France Soir*[31] ».

Le premier numéro de *La Gueule ouverte* paraît en novembre. 48 pages imprimées à 70 000 exemplaires sans publicité. On retrouve des militants anti-nucléaires et des dessinateurs de *Charlie* comme Gébé, Willem, Wolinski, Reiser, Isabelle, Cabu, et plus tard Bernard Charbonneau, ami et fondateur avec Jacques Ellul de l'écologie française. Le lecteur peut désormais accéder, dans tous les kiosques de France, à un journal de la « révolution écologique ». On y cause de nucléaire, du Larzac, d'énergie solaire, du tiers-monde, de féminisme, de pollution. La tragédie veut que Fournier succombe le 15 février à un infarctus après seulement quatre numéros. Isabelle Monin (1937-2012), la petite amie de Cabu – avec qui elle aura, pour le *Who's who ?* ou le *Maitron,* un enfant nommé Mano Solo – récupère le poste de rédac'chef.

30 *Charlie Hebdo*, 18 septembre 1972.
31 *Charlie Hebdo*, 13 novembre 1972.

Après le succès de son numéro « Écologie », après que *Hara Kiri*, *Charlie hebdo* et *La Gueule ouverte* ont défriché le terrain de la presse écologiste, *Le nouvel obs* lance en avril 1973 son bimestriel intitulé *Le Sauvage*, en référence à un journal anarchiste du début du siècle. Pourquoi un deuxième grand journal d'écologie ? *Le Sauvage* sera-t-il sauvage et la référence anarchiste justifiée ? Quelle différence avec *La Gueule ouverte* ? Des signes ne doivent jamais tromper le lecteur attentif : si la couverture glacée bichrome au titre *design* annonce un premier dissemblance, les coupes de cheveux de la rédaction du *Sauvage* finissent de trancher avec les partis-pris éditoriaux-capillaires des hippies babas de *La Gueule ouverte*.

Précisons néanmoins que le journaliste et ami de la Terre Alain Hervé a convaincu Perdriel de monter « un *Paris Match* de l'écologie : il veut sortir la thématique de son ghetto militant pour la transformer en sujet grand public », nous renseigne la biographie de Perdriel[32]. Hervé constitue sa rédaction en invitant son « Ami » Brice Lalonde et les journalistes de l'*Obs* intéressés par la nouvelle niche éditoriale.

Le premier numéro a pour titre « L'utopie ou la mort ». Un reportage en Corse alerte sur la pollution aux « boues rouges ». Un avocat américain défend le Droit des consommateurs (Ralph Nader, quatre fois candidat aux élections présidentielles). Un long dossier titré « Pour ou contre le nucléaire » conclut le numéro. L'embrouille. Aux convictions anti-nucléaires, fondatrices, de *La Gueule ouverte* et de l'ensemble du mouvement écologiste, *Le Sauvage* livre la question atomique à un débat d'experts. Le directeur du Commissariat à l'énergie atomique promet que « Les risques d'accident sont actuellement infimes ». Une Amie de la Terre lui rétorque que la « catastrophe » certes « peu probable » reste néanmoins « possible ». Sur le terrain de la sécurité, le dialogue tourne court. Le polytechnicien Perdriel tient paraît-il à ménager EDF, l'un des principaux annonceurs du *Nouvel observateur*.

Plus direct, Hervé offre le soin à un obscur philosophe allemand de définir la nouvelle utopie verte proposée en couverture : Georg Picht (1892-1964), conseiller du président socialiste Willy Brandt, auteur l'année précédente de *Prévisions, utopie, planification*. L'utopiste-planificateur suggère « un nouveau système d'autorités supranationales » pour résoudre les problèmes supranationaux :

> « Malheureusement, précise-t-il, nous ne disposons aujourd'hui que de deux groupes : des hommes politiques (et des bureaucrates) qui manquent de savoir, et des scientifiques qui manquent de responsabilités. Pour résoudre nos problèmes, il nous faut élaborer deux types nouveaux : le savant responsable et le responsable éclairé. […]
>
> J'ai écrit, par exemple, que "le côté régressif d'une certaine jeunesse, le retour à la terre et le repli dans certaines communautés néo-primitives ne sont pas des solutions réalistes à nos plus graves problèmes". Je maintiens cette position.
>
> L'écologie est l'analyse de notre système biologique dans son ensemble ; elle est réaliste par définition. Une écologie qui n'a pas les pieds sur Terre et s'abandonne aux fantasmes idéologiques n'est plus écologique. Le savoir est donc le seul

32 *Sans oublier d'être heureux, op. cit.*

antidote contre l'hystérie pseudo-écologique de type "hippy" qui est en train de se répandre[33]. »

Tribune d'une rare violence à l'égard des jeunes. Des poncifs réactionnaires dignes d'un sous-préfet revenu d'Algérie. Aux expérimentations communautaires, pourquoi pas farfelues, d'un retour à la terre débarrassé du système technicien, l'utopie du *Sauvage* renforce l'emprise des hauts technocrates.

Le numéro 2 (mai-juin 1973) est du même acabit. Un reportage « Environnement » sur les pollutions du Rhin, un article « Consommateurs » sur les lessives, une tribune d'Herbert Marcuse (chantre de la libération de l'*eros* par l'automatisation[34]) en faveur d'une écologie désirante, et André Gorz pour relayer l'appel au socialisme que vient de lancer l'agronome René Dumont.

Convaincues par l'utopie du *Sauvage*, les éditions du Seuil viennent de lui piquer le titre de son premier numéro pour le coller sur l'ouvrage de Dumont, *L'Utopie ou la mort*. René Dumont (1904-2001) est le dernier des convertis à l'écologie, et bientôt premier candidat vert aux présidentielles. Il est comme Mansholt un agronome socialiste. Il a fait carrière à l'Institut d'agronomie, passé beaucoup de temps dans les colonies, conseillé le ministre de l'agriculture du Front populaire, soutenu dans plusieurs revues pétainistes les plans de modernisation agricole de Vichy (prônant dirigisme étatique, motorisation, chimie, spécialisation des cultures, remembrement, et sélection génétique)[35], avant d'être embauché après-guerre par Jean Monnet pour diriger les questions agricoles du « Plan de modernisation ». Le parcours de Dumont est typique d'un haut technicien. Il ne navigue pas au gré des remous politiques ; il vit au dessus de la politique.

Dumont est célèbre dans les années 1960-1970 comme anti-colonial aux côtés des agriculteurs du tiers-monde. Il n'a sans doute pas lu dans *Hara Kiri* l'édito de Cavanna contre le remembrement. Dumont soutenait encore, un an avant sa conversion, le funeste projet de son *alter-égo* néerlandais Sicco Mansholt : « J'ai cherché, dès 1935 et surtout après 1945, à expliquer aux agriculteurs français que la diminution de leur nombre était un corollaire impératif du développement industriel[36] », expliquait-il dans son livre *Paysanneries aux abois* (1972). Il précisait qu'un tel programme n'était « réalisable à bref délai que dans le cadre d'une économie intelligemment planifiée à l'échelle mondiale ». Dumont et Mansholt étaient faits pour s'entendre. Et *Le Sauvage* pour les entendre. Ils auront droit à un entretien commun quelques semaines plus tard[37].

Comme Mansholt, Dumont s'est converti à l'écologie après avoir été « saisi à la gorge » par le rapport du Club de Rome. Et comme Mansholt, il n'en demeure pas moins fidèle à son dirigisme bureaucratique : l'environnement n'est qu'une nouvelle variable dans un

---

33 *Le Sauvage*, n°1, avril 1973.

34 « J'espère n'avoir pas besoin de préciser qu'en parlant d'écarter les horreurs de l'industrialisation capitaliste, je n'envisage pas une régression romantique en deçà de la technique : je crois au contraire que les possibilités libératrices et les bienfaits de la technique et de l'industrialisation ne pourront être visibles et réels que lorsque l'industrialisation et la technique capitaliste auront été éliminées. », *La Fin de l'utopie*, Le Seuil, 1968. À son sujet : *La marée verte et ses épaves (2). Les technocrates contre l'« écologie »*, Marius Blouin, 2022, piecesetmaindoeuvre.com.

35 « Pour produire le maximum, il faut disposer de grandes quantités d'engrais à bon marché ; de variétés de plantes et de races d'animaux perfectionnées ; de ressources en énergie surabondantes, actionnant de puissantes machines pour le travail du sol ; enfin d'agriculteurs parfaitement instruits, connaissant tous les aspects de leur métier », « La structure optima de l'agriculture française motorisée », *Revue de l'économie contemporaine*, 1943. Cité par Lyautey, M. et Bonneuil, C., « Les origines allemandes et vichystes de la modernisation agricole française d'après 1945 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2022.

36 *Paysanneries aux abois*, 1972.

37 Lire leur interview croisée en juin 1974.

nouveau Plan. L'utopie de Dumont s'articule ainsi dans les termes d'une « planification décentralisée », c'est-à-dire une planification mondiale des ressources et de besoins, mais décentralisée au niveau national. Du jus de crâne d'ingénieur. Un tel centralisme assurerait

> « une croissance zéro de notre consommation globale de produits industriels. Ce qui ne signifie nullement la stagnation de toute la production ; d'abord dans la mesure où il nous faudra construire de plus en plus d'équipements industriels, et fournir de plus en plus d'engrais [...] aux pays pauvres (en attendant qu'ils les fabriquent eux-mêmes, avec les usines que nous leur donnerions)[38]. »

Des usines d'engrais décidées depuis un gouvernement mondial sont-elles un service à rendre au tiers-monde ? Ne soyons pas injustes avec le vieil agronome (il a alors 70 ans). Dumont aura eu le mérite de fustiger à la télé les limites écologiques de la planète, la course effrénée à l'atome, les diverses menaces écologiques, engoncé dans un austère pull rouge à col roulé si peu télégénique.

Les Amis de la Terre proposent sa candidature au décès du président Pompidou le 2 avril 1974. Son équipe de campagne se constitue dans les locaux de l'Institut agronomique, où Dumont est professeur. On y retrouve l'équipe du *Sauvage* et des Amis de la Terre, Alain Hervé, Brice Lalonde, la styliste Lison de Caunes (fille du journaliste Georges de Caunes[39] et de la féministe Benoîte Groult, et demi-sœur d'Antoine qu'elle fera entrer aux Amis de la Terre et au *Sauvage*). Le photographe Henri Cartier-Bresson et sa femme Martine Franck assurent la *com'* bénévolement. La candidature Dumont tient du dernier chic.

Mais *Le Sauvage* ne peut se jeter pleinement et officiellement dans la bataille aux côtés du candidat écolo. *Le Sauvage*, rappelons-le, est financé par Perdriel, et Perdriel dirige la communication de campagne de Mitterrand. L'édito d'Alain Hervé du mois de mai espère la réconciliation des écologistes et des socialistes dès avant l'entre-deux-tours – puisque Dumont est déjà membre du PS :

> « Dans la mesure où René Dumont ne laisse jamais ignorer son appartenance à la gauche socialiste et plus précisément au Ceres[40], dans la mesure où les thèmes de sa campagne recoupent souvent ceux de François Mitterrand, on se demande s'il n'aurait pas été plus souhaitable d'écologiser la politique que de politiser l'écologie. […] François Mitterrand et René Dumont doivent trouver ensemble la formule qui permette de conjuguer socialisme et écologie. »

L'Ami de la Terre offre deux pages à Dumont et trois à Mitterrand, qui livre sa recettes pour dissoudre l'écologie dans la gauche : une croissance raisonnée qui prenne en compte « les coûts induits par la destructions de l'environnement », des équipements collectifs plutôt qu'individuels, l'obligation pour les industriels de « s'équiper de dispositifs antipollution », une « politique de recherche » élaborée dans le cadre du « Plan », la préservations de zones « sauvages », et une filière nucléaire « strictement

38 *L'Utopie ou la mort*, 1973.

39 Journaliste à l'ORTF, RTL ou encore *Paris Match*, Georges de Caunes est le créateur du premier journal télévisé en France.

40 Le Centre d'études, de recherches et d'éducation socialiste est un courant de gauche du PS animé par Jean-Pierre Chevènement, et proche du PSU.

contrôlée par les citoyens ». La planification par des hommes verts de quelques espaces verts au milieu de l'industrie lourde.

C'est dans ce flottement présidentiel que *Le Sauvage* publie le texte le plus célèbre d'André Gorz, *Leur écologie et la nôtre*, fondateur de ce qui deviendra l'éco-socialisme. Marxiste anti-stalinien, initié à l'écologie après son interview d'Ivan Illich au sujet de la médecine moderne, Gorz tient au *Nouvel observateur* le rôle du gauchiste. Les pénuries annoncées par le Club de Rome, et la crise pétrolière de 1973, permettraient selon lui à « la fraction la plus avancée du grand capital multinational » de tirer son parti des « productions immatérielles » telles que la « dépollution », la « médecine », les « loisirs » ou la « recherche technologique ». Cette « crise » déboucherait, comme toutes les crises, non sur « la fin du capitalisme », mais sur une « redistribution du pouvoir entre fractions rivales du grand capital ». Pour preuve : la fondation Rockefeller mène déjà « une campagne contre la General Motors » et les « grands secteurs traditionnels (automobile, aéronautique, acier, aluminium, chimie) » dans l'espoir de « renforcer [son] emprise monopolistique sur l'économie »[41]. Certainement. Leur écologie n'est pas la nôtre. Mais l'anticapitaliste André Gorz demeure socialiste, et l'industrie – sa production de masse, ses comportements de masse, sa division du travail, son activité aliénante – soutient son édifice théorique, en dépit des critiques fondatrices de l'écologie :

> « Imaginez encore que la grande industrie, planifiée centralement, se borne à ne produire que le nécessaire : quatre ou cinq modèles de chaussures et de vêtements qui durent, trois modèles de voitures robustes et transformables, plus tout ce qu'il faut pour les équipements et services collectifs. C'est impossible en économie de marché ? Oui. Ce serait le chômage massif ? Non : la semaine de vingt heures, à condition de changer le système. Ce serait l'uniformité et la grisaille ? Non, car imaginez encore ceci : chaque quartier, chaque commune dispose d'ateliers, ouverts jour et nuit, équipés de gammes aussi complètes que possible d'outils et de machines, où les habitants, individuellement, collectivement ou en groupes, produiront *pour eux-mêmes, hors marché,* le superflu, selon leurs goûts et désirs[42]. »

Gorz représente cette espèce disparue d'*autogestionnaire dans le collectivisme*, comme on la croise à l'époque au PSU et à la CFDT. Disparue sous les poids de ses contradictions. Qui distinguera les besoins essentiels des besoins superflus : les autogestionnaires ou les planificateurs ? Le « nécessaire » - alimentation, logement, habillement, transports, culture – laissé aux experts et aux industriels, n'est-il pas justement *ce que le mouvement écologiste entend se réapproprier* ? La centralisation du pouvoir, la massification des comportements, l'uniformisation des besoins, ne sont-ils pas *ce que le mouvement écologique réfute depuis ses débuts* ?

Ellul rejette depuis 1954 « ce grand processus dramatique des temps modernes d'après lequel le hasard et les lois naturelles se transforment en décisions comptables, en règles planifiées, en décrets de l'État. » La révolte personnaliste, qu'il partage avec son ami Bernard Charbonneau, défend depuis les années 1930 la singularité humaine contre son étouffement par la « technique économique »[43]. Ceci explique cela : André Gorz contribue au *Sauvage*, Ellul à *La Gueule ouverte*. Le premier salue le planisme de Dumont, le second est « effrayé » par sa « monumentale bureaucratie »[44].

41 *Le Sauvage*, février 1974.
42 « Leur écologie et la nôtre », *Le Sauvage*, avril 1974.
43 *La Technique ou l'enjeu du siècle, op. cit.*
44 « Entretien avec Ellul », *La Gueule ouverte*, septembre 1973.

Dans ces conditions, *La Gueule ouverte* soutient mollement l'opération Dumont portée par les Amis de la Terre et le PSU : « Les isoloirs sont des pissotières, la vie n'y montre que ses semelles, commence par rappeler l'édito du mois de mai. Il est clair que La Gueule ouverte, en se montrant favorable à la candidature "écologique" de René Dumont arrête aux portes des mairies sa participation (modeste) à l'entreprise. Au-delà, c'est, comme dit l'autre, affaire de prise en charge personnelle. Pas de Président Dumont, ni d'additions de voix. Les présidents c'est nous ! »

Charbonneau ne laisse pas même à Dumont le bénéfice de démocratiser l'écologie. Il fait part au mois de juillet de l'« ambiguïté du mouvement écologique » et des « inconvénients de la candidature Dumont » :

> « L'"environnement" devient subitement source de notoriété et de places. Les intellectuels (qui sont de gauche comme la banque et l'industrie sont de droite), à la suite de l'Amérique représentée par Ivan Illich, découvrent les problèmes de la société industrielle qu'ils s'étaient obstinément refusés à se poser. Et Morin, Domenach, Dumont, etc., se convertissent à l'écologie. Les technocrates, les industriels, les politiciens avec quelque retard, se montrent depuis aussi souples. En 1971, dans "Le Monde", où un tel discours eût été impensable deux ans plus tôt, l'auteur du plan Mansholt, qui a liquidé l'agriculture et généralisé l'agrochimie en Europe, dénonce la destruction de la nature et de la qualité de la vie par la croissance. Il part en guerre contre les méfaits des pesticides et de la chimie sans se demander si son plan n'y est pas pour quelque chose. Le Club de Rome, dirigé par d'éminents industriels ou technocrates, publie son fameux rapport, et MM. J. Monod et P. Massé[45] laissent mentionner sans protester leur appartenance à ce club de Rome. Le *feed back* a fonctionné, les thèmes ont changé, mais les notabilités intellectuelles ou industrielles restent en place ; l'auteur du plan Mansholt est devenu le prophète de l'écologie. Mais la multiplication des comités de défense et la crise de l'énergie n'empêchent pas la croissance de s'accélérer, et avec elle, le ravage, en dépit et à cause de l'inflation. [...]
>
> Professeur à l'Institut Agronomique, citadelle où s'élabore la théologie de l'agrochimie qui est en train de détruire la nature et la campagne en France, considéré au "Monde", journal officiel de la bourgeoisie intellectuelle, il était particulièrement bien placé pour ouvrir la bouche sur ce chapitre. Il s'est contenté de le faire pour les "pays sous-développés", ce qui est autrement mieux reçu et plus payant. Comme M. Mansholt qui se proclame lui aussi socialiste, il est caractéristique de cette génération de notables intellectuels qui avaient l'autorité et qui n'en ont pas usé en leur temps. Ce n'est donc pas à nous de la lui donner[46]. »

Dumont remporte 1,32 % des voix au premier tour et vote mécaniquement pour Mitterrand au second. Il se présentera encore aux législatives à Paris en 1976, comme suppléant de Brice Lalonde. Leur écologie s'institutionnalise. En quête de postes et de respectabilité, les nouvelles technologies de surveillance, contrôle et planification débarquent à point nommé pour alimenter leur science du gouvernement, la cybernétique (*kubernâtan*, gouvernail), jusqu'à ses conséquences tragiques.

---

45 Deux théoriciens la planification française.

46 *La Gueule ouverte*, juillet 1974.

Parmi les contributeurs réguliers du *Sauvage* à cette époque, Philippe Saint-Marc est énarque, magistrat à la cour des comptes, et conseil en Environnement auprès de Giscard. Il affine à chaque numéro son projet de *Socialisation de la nature*[47], qui lui attribuerait un prix à fin de comptabilité optimale. Alain Hervé fait sa part. Il rend hommage aux « moyens de planification et de prévision » du Club de Rome et interviewe son président Aurelio Peccei (mars 1974). Le *monitoring* du système-Terre est une idée acquise. Celui du corps-machine est en cours d'élaboration.

On se souvient des railleries d'*Hara kiri* sur l'industrialisation de la médecine en 1969. En février 1975, *La Gueule ouverte* titre encore sur « Les savants fous à l'Institut Pasteur », dessin de savant-zombie à l'appui : « Où se niche l'œuf du fascisme prêt à naître ? Dans les têtes politiques ? Dans une armée retrouvant sa vigueur sous les ordres du vieux Bigeard ? Dans une population fanatisée ? Mais non. C'est dans les laboratoires », prévient l'éditorial. *La Gueule ouverte* se souvient sans doute que la corporation la plus nazifiée d'Allemagne était celle des médecins. Que le nazisme est un eugénisme poussé dans ses dernières conclusions. Qu'après la liquidation des artistes « dégénérés », les premières chambres à gaz furent construites pour les « dégénérés » eux-mêmes (handicapés, vieillards).

Pourquoi cette subite inquiétude quant à nos gênes ? Des laboratoires commencent à l'époque à manipuler l'ADN de bactéries. On en retranche, on en duplique, on en hybride, on en transplante – *y'a un peu plus, je laisse ?* L'un d'eux vient d'introduire des gênes de grenouille dans une bactérie *E. Coli*. D'autres s'attaquent à des organismes plus complexes, comme des plantes, et envisagent la manipulation du génome humain. Des questions nouvelles se posent. Des bactéries pourraient résister aux antibiotiques, de nouveaux virus apparaître, d'autres dangers inconnus menacent. Une centaine de chercheurs se réunit du 24 au 27 février à Asilomar en Californie pour faire mine d'envisager un moratoire (deux Prix Nobel, James Watson et François Jacob, sont de cet avis). Ils décident finalement de continuer les recherches, moyennant des mesures de confinement. L'Institut Pasteur, en mauvaise santé financière, se lance dans l'aventure, escomptant quelque bénéfice.

L'Inra propose au même moment la création génétique de nouvelles variétés de pommes et de poires, plus résistantes à certaines maladies, et donc plus rentables. Bernard Charbonneau ironise : « Une bonne intraveineuse et tous les sucs de la Williams d'été envahiront votre bouche en plein hiver.[48] » *La Gueule* titre encore le 3 novembre 1976 : « Recherche biologique : le grand délire ». La messe est dite de ce côté de l'écologie. Médecins, agronomes, militaires : bas les pattes de nos gênes !

Le Sauvage publie au milieu du tumulte, en janvier 1976, un dossier « Spécial corps humain », avec pour intervenant spécial le bio-informaticien, et « Directeur des applications de la recherche » à l'Institut Pasteur, Joël de Rosnay (1937-). La journaliste lui offre de démonter « le meccano humain » d'après elle « beaucoup plus complexe qu'un ordinateur ». L'analogie informatique n'est pas fortuite. Le chercheur étale sur six pages illustrées d'écorchés humains les poncifs de l'idéologie cybernétique. Le corps

47 Stock, 1971.
48 *La Gueule ouverte*, 9 avril 1975.

humain fonctionnerait tel une machine par échanges de « stimuli » entre le cerveau et les organes sensoriels selon la règle « information-décision-action ». Avant que d'être un pionnier des biotechnologies en France, et cinquante ans avant que la Silicon Valley câble des cerveaux à des ordinateurs, De Rosnay prédit que

> « la symbiose entre l'homme et la machine est à coups sûrs susceptible d'ouvrir de nouvelles et intéressantes perspectives. Je pense bien sûr à la machine physique – automobile et mécaniques diverses –, mais surtout à la "machinerie intellectuelle" – ordinateurs, calculatrices. […] Peut-être n'est-il pas déraisonnable d'envisager une association plus étroite entre le cerveau de l'homme et un cerveau électronique externe. »

La journaliste s'enthousiasme pour ces « nouvelles potentialités ». Elle s'interroge à propos des « nouvelles voies » qu'ouvrirait la « greffe d'organes ». L'histoire s'accélère sous ses yeux ébahis et elle ne se laissera pas distancer. *Le Sauvage* a en rédaction quelques plumes-maison disposées à accompagner l'artificialisation de l'espèce, son hybridation à la machine, sinon sa reprogrammation génétique. À débuter par Edgar Morin. Le philosophe complexe déploie l'année suivante sur trois numéros (oct., nov., déc. 1977) une fastidieuse – et néanmoins burlesque – conception de l'« éco-organisation », assurée selon lui par l'« éco-communication » entre les parties de « l'éco-machine ». Comme dans le corps-machine de Rosnay.

Saviez-vous par exemple que « *L'Unitas multiplex* de l'éco-système, le cœur et le miracle de son éco-organisation, se fondent dans la pluriboucle une » ? Partant, « La relation auto-éco-organisationnelle, conçue globalement, est une relation complexe où la servitude/aliénation de l'*autos* à l'*oikos* est en même temps une relation de construction mutuelle. » En Français : la planète est information, la nature est information, la vie est information, le bon développement de l'information assure le bon développement de la vie. Ce concentré de cybernétisme n'attend plus qu'à s'appliquer à l'*information génétique*.

Lalonde occupe de plus en plus les pages du *Sauvage*. Parfois même il tient l'édito. À sa publication de *Quand vous voudrez*, aux Éditions des Amis de la Terre en 1978, l'hebdo livre un choix de « bonnes feuilles » sous le titre « La croissance écologique » (fév. 1978). Cette croissance verte dépendrait du développement de l'information grâce aux ordinateurs et outils de communication. L'information tenant ce rôle d'« organisateur des structures vivantes », elle assurerait « les combinaisons multiples et complexes des systèmes naturels » et permettrait à la nature de « réorganiser sans cesse son meccano en combinaisons plus raffinées et plus adaptées ». Lalonde pense, dans les pas de Rosnay et Morin, à *recombiner* le *meccano* des espèces en vue de leur *adaptation* à leurs nouvelles conditions écologiques.

Il n'aura pas le temps de préciser. Le prétendu Ami de la Terre publie encore un plaidoyer en faveur de la société de l'information à l'automne 1980 avant de se présenter à la présidentielle. *Le Sauvage* est arrêté peu avant. Alain Hervé soutient la candidature Lalonde alors que son actionnaire fait une nouvelle fois campagne pour Mitterrand. Cette fois-ci, Perdriel lâche *Le Sauvage*. Le dernier numéro paraît en février 1981.

Où Brice Lalonde glissera-t-il ses propres pas de cybernéticien ? Les Amis de la Terre (les « AT ») éditent un mensuel d'excellente facture (couverture glacée et quadrichromie) : *Le Courrier de la Baleine,* ou plus simplement *La Baleine*. Le directeur de

publication depuis 1971 n'est autre qu'Alain Hervé, et Brice Lalonde représente les Amis de la Terre à la présidentielle. Alain Les Amis, Brice *La Baleine*.

En voie de notabilisation, Lalonde engage *La Baleine* dans un tri des bons et des mauvais usages de la Technique. « Alliée ou rivale ? », questionne le dossier spécial sur les « Clean technologies » de 1985[49]. Que penser de cette « Terre promise des biotechnologies » ? Lalonde répond : « Pour un écologiste, la Terre promise, ce sont les biotechniques ». Les techniques du vivant, les techniques respectueuses du vivant – les techniques vivantes ? « Il en sortira évidemment le meilleur et le pire. Mais le meilleur est décidément très attirant. » Les micro-organismes « travailleront dans des conditions plus "naturelles" que les machines bientôt obsolètes de fer et de feu, dangereuses et polluantes », et certains serviront même à dépolluer. « Biotechnologie, photonique, microélectronique sont, ma foi, plus plaisantes que le dinosaure nucléaire », conclut la baleinier.

Faudra-t-il pour cela reprogrammer le code génétique des enzymes et levures ? Fabriquer des OGM verts ? Les « AT » réclament un débat contradictoire dans le cadre de l'Office d'évaluation des choix technologiques, un bazar créé par Mitterrand dans lequel ils ont un strapontin. Car « Les biotechnologies portent en elles le meilleur comme le pire. Tout dépendra des choix qui seront faits. »

Les « AT » font part de leurs choix deux ans plus tard. Ils publient en avril 1987 un journal entier sur la question. Fruit de leur réflexion collective. Résultat de débats internes. Conclusion de deux ans de réunions. « Quels choix ? Quels risques ? Quelle société ? », vocalise *La Baleine*.

La réponse ne se fait pas attendre. Les plantes génétiquement modifiées permettront de « fabriquer des plantes synthétisant l'azote […] ou des toxines servant à éloigner ou tuer les insectes », commence Lalonde. « Le génie génétique, ça peut être chouette, s'enthousiasme un autre « AT ». Les manipulations génétiques abattent quelques unes de ces barrières [naturelles] et permettent ainsi la création de nouveaux individus. »

Le philosophe Michel Serres (1930-2019) est invité à disserter sur ce nouveau « champ des possibles », manipulant les images comme on manipule une bactérie *E. coli* : « Génétique, procréation médicalement assistée, ouvrent une dimension nouvelle dans le tableau des êtres. » Et dans ce tableau, « La loi universelle de l'éthique […] nous institue bergers des multiplicités. Elle nous dicte de protéger, de respecter, de ne jamais émonder, raboter ni rabattre les possibles disparates, forêt primitive ou bibliothèque de Babel. » Derrière l'esbroufe, Serres défend que les bonnes biotechnologies augmentent les espèces quand les mauvaises les diminuent.

Laurent Samuel, un pilier des « AT » passé par *La Gueule ouverte* et *Le Sauvage*, annonce une « révolution médicale » avec la détection prénatale de certaines maladies, les nouveaux traitements, et les nouveaux vaccins. Que ces traitements soient « obtenus par manipulation génétique ne les rend *a priori* pas plus ou moins dangereux que leurs équivalents "traditionnels". Aux patients et leurs médecins d'être vigilants. » La toute-puissance de la génétique s'étale sans ombre dans les colonnes des pseudo Amis de la Terre.

Dupont de Nemours, Monsanto, Elf Aquitaine, Total, associés aux laboratoires du CNRS et de l'INRA, investissent, sélectionnent, multiplient, transplantent : « Les plantes

49 N°71, mois non précisé.

manipulées vont bientôt débarquer en force. Déjà des plants de tabac ont été rendus résistants à un herbicide », exulte un autre contributeur. « Grâce aux biotechnologies, des semences "artificielles". Les plantes se défendent mieux contre les parasites. Un formidable enjeu scientifique et industriel », s'exclame-t-on une page plus loin. « Les multinationales veillent jalousement sur leurs brevets » cependant que les pays du tiers-monde « réclament le libre échange sur ces techniques ». Vite, des OGM pour l'Afrique ! Des OGM libres de droit ! Des OGM citoyens !

Quelques articles surjouent la vigilance vis-à-vis des fuites de laboratoires, sans quoi les Amis de la Terre apparaîtraient comme des Ennemis de la Terre : gestion du risque, bio-confinement, information du public, débats citoyens, tout le fatras citoyenniste dont l'unique intérêt est de porter la lumière sur les coups fourrés.

La Baleine devant à ce propos convoquer Jacques Testart, à qui elle a réservé un accueil bien singulier. Le « père » technique du premier bébé-éprouvette en France vient de publier un appel pour un moratoire sur la recherche génétique : *L'oeuf transparent*[50]. La détection de sexe permet aux marchands d'embryons de bovins de distinguer les mâles reproducteurs des vaches allaitantes. Les bénéfices sont énormes. Cette technique, associée à d'autres, n'attend plus qu'à s'appliquer aux humains. Elle permettra la destruction des embryons indésirables, pour raisons affectives, économiques ou idéologiques, la manipulation génétique, l'élevage d'embryons médicaments – en un mot : l'eugénisme. Testart réclame un débat national.

La recension est signée d'un contributeur extérieur à *La Baleine*, membre d'une association de patients. *La Baleine* s'est chargée de l'illustration. Elle a collé une photo du profil, non de Testart, mais du Cardinal Ratzinger, futur Benoît XVI, le réactionnaire médiatique de l'Église, avec cette légende : « Condamnation sans appel du Vatican de toute fécondation "in vitro" ». *La Baleine*, déjà en 1987, traîne dans la boue les opposants au génie génétique en les amalgamant à l'extrême droite, y compris le pionnier du genre.

Il est piquant de lire un plaidoyer en faveur de l'ingénierie génétique chez les premiers défenseurs de l'écologie. Dix ans avant l'offensive anti-OGM, la principale association écolo française, deux fois candidate aux présidentielles et des centaines d'autres aux législatives et aux municipales, défend avec entrain la manipulation du vivant. *La Baleine* se trouvait sans doute dans les meilleures dispositions pour accueillir les nouvelles technologies reproductives grâce au travail idéologique du *Sauvage* en faveur de la planète-machine.

50 Flammarion, 1987.

Avec *Quand la gauche essayait* (réédition en 2000 par Agone de *Sisyphe est fatigué)*, le directeur de publication du *Monde diplomatique* Serge Halimi analysait ainsi les reniements des quatre gouvernements de gauche du XXe siècle (1924, 1936, 1945, 1981) :

> « Longtemps, la gauche accéda au pouvoir grâce à la puissance des passions politiques qu'elle avait invoquées. Puis elle accepta de tamiser ces passions, avant de les étouffer sous une couverture de rationalité technique. Cette retraite bureaucratique, cette nouvelle conscience qui ne voit dans le monde que moyens et machine constitueraient les barreaux de sa cage de fer. »

Cette rationalité bureaucratique n'est-elle pas *constitutive* du pouvoir et de la gauche en particulier ? Les socialistes et les communistes des années 1930, du CNR, et du gouvernement d'après-guerre, n'attendaient que de subvenir au désordre du marché et l'immoralité du capital par l'ordre planificateur de l'État. La « deuxième gauche » aspire et broie l'écologie en 1972 pour imposer son mode de gouvernement technocratique et l'étendre au ciel, à la terre et à la vie.

Cinquante ans plus tard, *L'Avenir en commun* de La France insoumise promet qu'aux conditions d'un « numérique sobre » et d'un « green coding » l'intelligence artificielle permettra de « lutter contre les effets du changement climatique ». Les candidats « Écologistes » aux dernières élections suggèrent que le numérique servira « la bifurcation écologique » en permettant de « mieux piloter les consommations énergétiques ». La rationalité technique est le programme commun de la gauche.

Du côté des médias, les descendants du *Sauvage* partisans de la planification écologique, de la Transition juste et des biotechnologies humaines (*alias* nouveaux droits reproductifs), se repèrent à leur argentier commun lui-même descendant de Perdriel : l'industriel Olivier Legrain, ingénieur des Mines et de l'École nationale de la statistique, ancien directeur chez Lafarge et Rhône-Poulenc, toujours PDG ou administrateur de Materis (Lafarge), Rhodia, et d'une entreprise de drones militaires (la société Parrot). L'« écosystème médiatique » qu'il soutient et regroupe sans honte sous l'appellation des « médias libres » comprend *Streetpress*, *Basta !*, *La Déferlante*, *Politis*, *Médiapart*, mais encore *Vert* et *Reporterre* pour les plus spécialisés dans la gestion de l'écosystème[51].

Côté associatif, les Amis de la Terre sont désormais regroupés avec une multitude de défenseurs de l'industrie et de la planification vertes en « Mouvement climat » (Alternatiba, Reclaim Finance, Réseau Action Climat, Oxfam, 350.org, Stay grounded). Ils sont eux aussi financés par des industriels philanthropes, ceux de l'*European Climate Foundation*, la fondation dirigée par Laurence Tubiana[52].

Les derniers nés pour liquider l'écologie se placent désormais derrière le fanion de la « technocritique ». Contrairement aux « anti-industriels » et aux « anti-tech » qu'ils dénoncent, les « technocritiques » imaginent des technologies bienveillantes, durables et inclusives à la place de la méchante « technopolice ». On pourrait évoquer le Mouton

51 « Les médias indépendants sont condamnés à travailler ensemble », Johan Weisz, *Streetpress*, 13 juin 2025.

52 « Maîtres & philanthropes de notre Mouvement climat », Tomjo, *Chez Renart*, 2023.

numérique[53] mais les plus influents sont encore à La Quadrature du net. En plus des financements du milliardaire techno-libéral Georges Soros[54], la Quadrature compte désormais parmi ses argentiers la *Limelight Foundation*, abondée par le service de paiement en ligne Ayden afin que « la technologie renforce l'écosystème d'information », et le *European Artificial Intelligence Fund* (Ford, Hewlett-Packard, Mozilla) qui ambitionne de mettre « l'intelligence artificielle au service des citoyens et des sociétés »[55].

Ce sont là quelques exemples attrapés à la volée. Pour résumer :

- L'écologie critique la vie quotidienne quand la gauche édite des rapports d'experts.
- L'écologie vit dans la nature quand la gauche gère un écosystème.
- L'écologie se marre quand la gauche pontifie.
- L'écologie expérimente la démocratie quand la gauche planifie nos besoins.
- L'écologie démantèle les usines quand la gauche nationalise les nuisances.
- L'écologie dénonce la technocratie quand la gauche la renforce.
- L'écologie attaque les technologies en tant que *système* quand la gauche moralise l'une ou l'autre en triant les bons usages des mauvais.

Puisse cette histoire aider à débusquer les manœuvres du pouvoir et de ses prétendants quand ils se piquent d'écologie.

Tomjo
chez.renart@tuta.io

53 « Irénée Régnauld vs. ATR ou quand la bourgeoisie culturelle tente de récupérer la technocritique », Nicolas Casaux, *Le Partage*, 30 juin 2025.

54 Cf. « Technopolice, l'escroquerie du citoyennisme numérique », Tomjo et Marius Blouin, *Chez Renart*, juin 2022.

55 Cf. Bilan d'activités 2024, laquadrature.net.